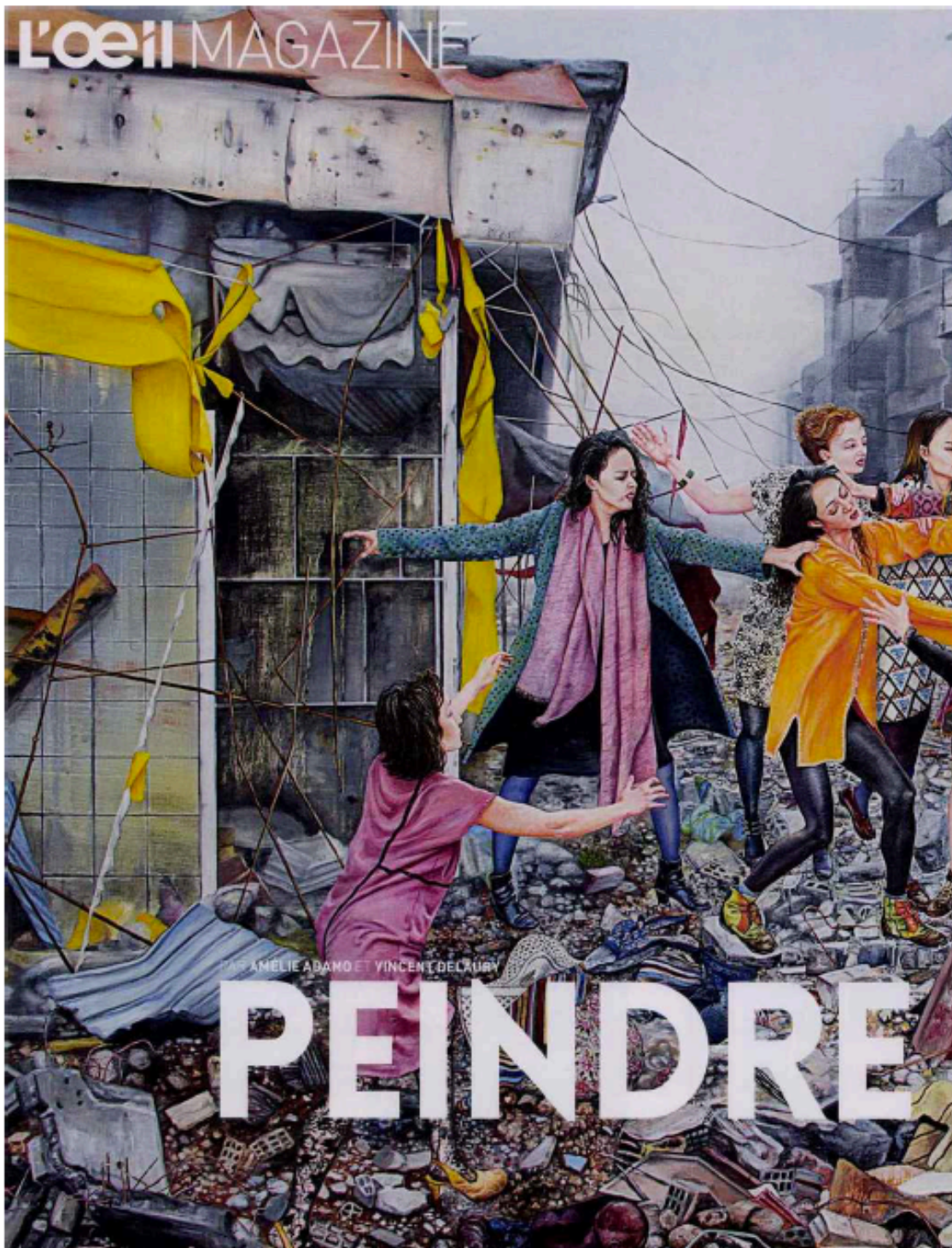


# TEMPLON

ii

**ODA JAUNE**

*L'ŒIL*, février 2018

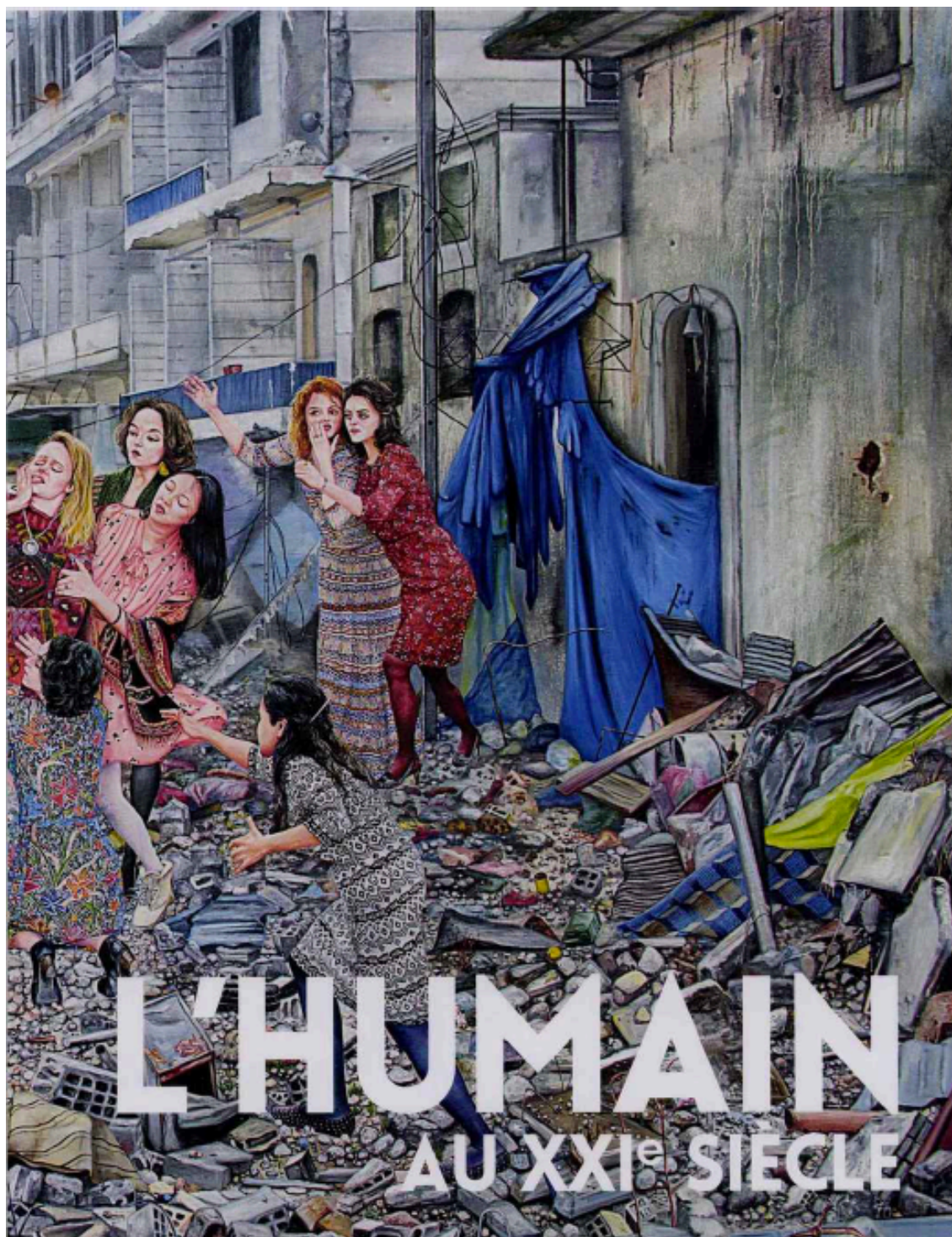


TEMPLON

ii

ODA JAUNE

*L'ŒIL*, février 2018



# TEMPLON

II

## ODA JAUNE

L'CEIL, février 2018

1. Nazarin Pouyandeh, *La Cité céleste*, 2016, huile sur toile, 185 x 250 cm. Courtesy Galerie Sator, Paris.

2. Gaël Davrinche, *Berthe*, 2017, huile sur toile, 130 x 97 cm. Courtesy Galerie Magda Danzyo, Paris.

3. Ronan Barrot, *Médée*, 2017, huile sur toile. Courtesy Galerie Claude Bernard, Paris.

Tantôt écorchées, illuminées ou pleines de rêverie, les figurations de l'homme aujourd'hui sont une tentative de résistance à la déshumanisation du monde, à la conceptualisation, à la désincarnation et au cynisme d'un certain art contemporain.

Revue des tendances de l'incroyable diversité de la peinture actuelle.

**S**i, en France, demeure le goût d'une certaine culture de la tempérance et s'il y réside, au nom des postduchampismes et des formalismes, des réserves tenaces quant à

PAR AMÉLIE ADAMO

la question de l'engagement et d'un art frayant trop viscéralement avec le mal, nombreux sont pourtant les peintres qui portent un regard incisif sur les noirceurs de nos sociétés. De Ronan Barrot et Cristine Guinamand à Youcef Korichi, de Gaël Davrinche à Damien Deroubaix et Stéphane Pencreac'h, les sujets sont nombreux, d'hier et d'aujourd'hui : exclus, révoltés prolétaires, prisonniers, manifestants, gueules cassées, torturés, décapités, pendus. À la violence des sujets répond celle des formes. La puissance des images, brutes, expressives, saturées, fragmentées, hétérogènes, s'inscrit dans une même veine expressionniste. Difficile pourtant de réduire ces démarches singulières sous une seule bannière. Et si ces

peintres ont regardé Goya, Picasso, Rebeyrolle, Bacon, De Kooning ou le néo-expressionnisme allemand, tous ont assimilé maintes formes de réalisme et de références.

### CORPS FRAGMENTÉS ET MALAISE SOCIAL

Certains d'entre eux se sont confrontés à la question du monumental, comme l'œuvre récente de Cristine Guinamand. Dans sa peinture, elle-même morcelée et fracturée, il ne subsiste que des restes de corps. Pour l'artiste, « en 2017, avec les drames actuels, et depuis l'histoire des démembrements de la peinture, avec la guerre et l'expressionnisme allemand, il est impossible de repré-

senter un corps entier ». Toujours elle privilégie l'ambiguïté. Déjà le motif, ici un pied, là une tête décapitée, peut être lu comme restes christiques, ex-voto, masque, représentation ou présentation d'un fragment de sculpture. Issue de divers emprunts, tels les grotesques romains ou le plafond des Loges du Vatican, la figure, mi-humaine mi-animale, prend diverses formes, têtes cornues, gargouilles, mêlées à fleurs et oiseaux. L'écriture aussi est hybride, elle donne forme à des choses reconnaissables ou abstraites, proche du tachisme dans un « énorme vacarme » très coloré, un peu magique, « terrible et beau à la fois ».

D'autres se sont focalisés sur la figure, dans un face-à-face avec l'individu. C'est le cas de Gaël Davrinche dans sa confrontation avec la question du portrait. S'il a su réinventer librement la tradition classicisante, à travers ses portraits corrosifs à la facture gracieuse mais affublés d'accessoires ridicules qui tournent en dérision le culte de l'image et les obsessions de l'ego, l'artiste s'inscrit volontiers dans une veine expressionniste, matiériste, radicale et viscérale, particulièrement marquée par De Kooning, Bacon ou Van Gogh. Dans ses divers portraits se reflète un même malaise social et individuel : violence du monde actuel et pulsion d'auto-destruction dénoncées par une destruction radicale de la figure, plongée dans l'intériorité par l'expression de divers états de l'âme, distanciation et désincarnation à mi-chemin entre présence et abstraction dans une sorte de perdition existentielle. Vision pessimiste et désabusée donc, mais, comme le précise l'artiste,



# TEMPLON

## II

### ODA JAUNE

L'ŒIL, février 2018

6. Nazanin Pouyandeh, *Cœurs serrés*, 2017, huile sur toile, 162 x 130 cm. Courtesy Galerie Sator, Paris.

7. Romain Bernini, *Waiting Period*, 2016, huile sur toile, 150 x 150 cm. © Romain Bernini, courtesy Galerie Suzanne Tarasiew, Paris.

« Peindre cette noirceur, c'est aussi une lueur d'espoir, c'est construire les possibilités d'un avenir qui irait mieux en essayant de faire le bien autour de soi ».

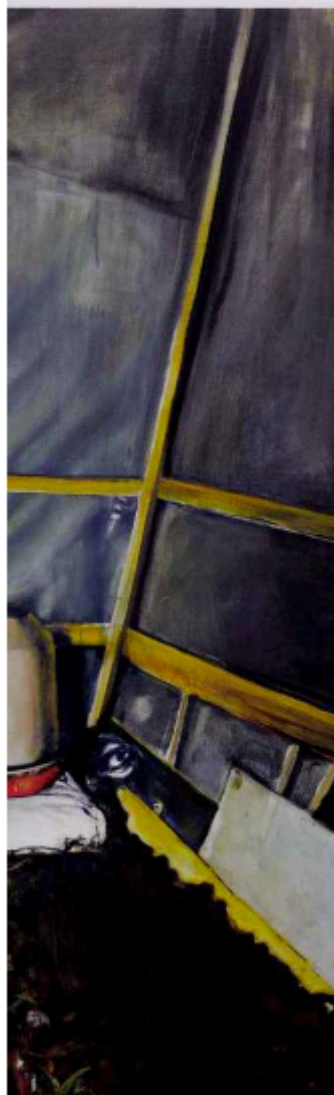
#### AMOUR ET PARADIS PERDUS

Peindre l'humain, c'est aussi peindre une révélation. Une même foi en l'homme et en l'art. Pour Nazanin Pouyandeh, Axel Pahlavi ou Simon Pasieka, c'est peindre la beauté de l'amour et du désir créateur. Revisitant les thèmes classiques, leur peinture se peuple de corps gracieux, de nus jouant ou s'ébattant dans des paysages idylliques, déguisés en saints ou incarnant une présence divine. Et leur réalisme, nourri de classicisme, attaché à la transcription du détail, amoureux du rendu des textures, des effets de lumière, joue avec les apparences de la grâce, de l'harmonie, du calme. Mais à bien y regarder pourtant, il s'agit d'un réalisme pervers, distordant le réel, mis au service d'un monde de peinture qui ne cache pas sa fiction et qui crée des visions de l'Eden ambivalentes.

Réinventant les grands mythes, Nazanin Pouyandeh transforme les actes quotidiens et les rapports humains en étranges rituels où se révèlent, souvent à travers la nudité, les instincts premiers. Ainsi ses représentations idéalisées de l'amour et de l'acte même de peindre portent toujours un envers sombre. À la beauté des corps, au plaisir, au calme, au désir de créer se mêlent le chaos, la violence, la jalousie, la pulsion de destruction. « L'idéalisation de la figure, c'est peut-être aussi une illusion idéalisée que l'on a de soi-même », dit l'artiste, « et il y a une recherche désespérée d'un idéal dans la peinture que tu n'atteindras jamais. De toute façon, même si l'extérieur est beau, désirable, l'intérieur est plus complexe. J'exprime cette part ténébreuse de l'homme avec un langage gracieux. »

Les dernières œuvres d'Axel Pahlavi incarnent une foi religieuse sublimée par le sentiment amoureux. Les modèles, amis et proches de l'artiste, ressurgissent dans sa peinture à travers le filtre de la grande peinture, chargés d'emprunts au sacré, métamorphosés par un réalisme qui maîtrise autant qu'il distord le rendu de la lumière, des proportions ou des perspectives, créant ainsi des œuvres à la lecture ambivalente. Les figures toujours apparaissent maquillées, masquées, tachées de peinture, déguisées : sous les costumes apparaît leur fragilité d'homme. Bien sûr, dans l'attention portée à la chair, dans la forte présence des figures irradiées de lumière, on ressent l'incarna-

tion de l'amour : yeux levés au ciel, visages souriants, gestes tendres. Mais la beauté du réel dévoilé et du don sans retour porte aussi le goût de la souffrance et de la dérisoire quotidienneté. Au sentiment de don et de résurrection peuvent se mêler solitude, folie et tristesse. « Il s'agit d'un espace amoureux qui se laisse aimer par le mal pour l'habiter, comme un virus d'amour », dit l'artiste. Les



œuvres d'Axel Pahlavi flottent dans un hors temps où se révèle « Un paradis perdu et retrouvé, dans un rapport de confiance en l'homme. »

Mêlant citations de formes issues du XX<sup>e</sup> siècle et éléments intemporels, réinterprétant les thèmes classiques à « la hauteur de notre temps », Simon Pasieka interroge une « frontière » entre réel et imaginaire. Ses personnages, à l'âge indéfini, ici nus, là prêtres, semblent dormir, jouer, prier, baignant dans l'atmosphère transparente et calme d'une nature idyllique. Mais toujours entre eux et nous s'immisce un « presque rien » qui crée du trouble. Souvent les figures sont perçues à travers le filtre d'une surface miroitante, une bulle, un miroir, un grand verre. Et toujours un basculement du sens s'opère. Une prière devient jeu mystérieux. La beauté d'un paysage se mue en chant mélancolique. Derrière la peur de la perte, une figure désirante. Là réside pour l'artiste le « miracle » de l'art, « un vrai faux paradis », une rêverie hors du temps qui révèle « l'incroyable possibilité d'imaginer » et de communiquer, de façon non verbale et universaliste.

#### NATURE ET MÉTAMORPHOSE

Empreinte de réminiscences tantôt du romantisme tantôt du surréalisme, la nature, en lien avec la figure humaine, est très présente dans la peinture actuelle. Toujours mêlée au décalage, à l'hybridation, au mystère des métamorphoses, elle prend corps dans des visions de l'humain très diversifiées.

Certains, comme Leopold Rabus, à mi-chemin entre réalisme et romantisme, explorent l'étrangeté de la vie quotidienne. « Plus proche du

# TEMPLON

## II

### ODA JAUNE

L'ŒIL, février 2018

romantisme et de Matisse que du surréalisme », l'artiste retranscrit des sensations éprouvées face à un environnement proche, créant un décalage entre les choses vues et ce qu'il en ressent ou en imagine. Arrière de maison ou intérieur aux perspectives multiples, clair-obscur teintant la lumière d'un caractère divin, fusion entre figures et objets, indétermina-



tion de l'action, proportions faussées : les visions en deviennent oniriques, bien que toujours plausibles. Telles des ruines romantiques, elles interrogent « ce qui se défait et reprend vie sous une autre manière, de façon poétique ». Parfois de façon sombre, parfois avec humour goguenard, un acte quotidien, un lieu familier se chargent soudain d'étrangeté. Ici la tête d'un homme jouant à s'enterrer dans son jardin, là un objet, une image au mur ou un animal errant habitent le vide de lieux abandonnés. « Moins intéressé par l'actualité que par l'intemporel », l'art de Rabus questionne ce qui dans « l'homme ne change pas », ses instincts chasseurs et érotiques, sa solitude, ses farces.

D'autres explorent des univers plus fantastiques et irréels. Dans la peinture récente de Maël Nozahic, la figure humaine n'apparaît que masquée, dans un caractère intemporel et onirique. Formellement hybride, elle emprunte autant à la précision du réalisme renaissant qu'aux couleurs vives de l'expressionnisme allemand. Faunes, scènes de sabbat, sorcières, arlequin : ses thèmes empruntent à l'art fantastique et au romantisme noir. Sans hiérarchie de valeurs, elle puise dans diverses cultures et religions, se référant récemment au chamanisme et au rituel païen, donnant aux œuvres un caractère magique et spirituel. « S'il peut être lu comme intemporel ou fuite vers une réalité autre, mon travail, dit l'artiste, parle aussi de notre époque, de la place de l'homme dans la nature face aux enjeux écologiques actuels. » La nature polluée, apocalyptique, radioactive reprend toujours ses droits et toujours au sombre se mêlent le coloré et le festif. « C'est une sorte de métaphore de la condition humaine : rire alors que les choses vont mal. »

# TEMPLON

## II

### ODA JAUNE

L'ŒIL, février 2018

■ Partageant avec le surréalisme et le symbolisme noir un goût pour le fantastique et l'hybridité, formellement intéressée par le travail expressionniste et matiériste de Fautrier ou de Rebeyrolle, il est difficile de catégoriser le travail de Marlène Mocquet dans un champ de référence. Prenant la matière et ses aléas comme « matrice » de son œuvre, c'est surtout le travail à l'atelier qui a fait évoluer son univers. « J'oriente mais je laisse aller les choses, j'éduque la matière telle que je la vis au moment où elle est là », dit-elle. Un objet, une matière, une couleur amènent une forme, une anamorphose et alors une histoire, un univers se créent, détail par détail. L'hybridité de la figure, tantôt animal, tantôt arbre ou fruit, fait écho aux instincts humains dans une dimension magique et chamanique : « Le moindre morceau de matière prend vie, forme et âme humaine. » C'est une « manière de croire au pouvoir de la création ». Comme un « rituel », une « force » qui « aide à aller de l'avant ». —



13\_ Oda Jaune,  
*Evermore*, 2017, huile  
sur toile, 230 x  
180 cm. Courtesy Galerie  
Templon, Paris et Bruxelles.  
© Photo : B. Huet-Tutti.

### ODA JAUNE, PEINTRE À VISCÈRES ET À ORGANES

Ce qui est étonnant avec Oda Jaune, peintre allemande d'origine bulgare installée à Paris, c'est que cette jolie jeune femme aux manières douces pratique une peinture violente. Avec une précision diabolique, elle manie le pinceau tel un scalpel pour ausculter au plus près « l'humain, trop humain », et représente, façon Gainsbourg qui saluait la beauté des laids, des corps mutants, des personnages difformes ou hybrides : hommes-troncs, femmes amputées, siamois collés par le front et autres ados bicéphales. Creusant davantage encore son sillon, cette plasticienne sulfureuse, oscillant entre la trivialité et le sacré, la belle et la bête, plonge au plus profond du corps humain pour montrer, à la place des habituels bouquets de fleurs et corbeilles de fruits de la peinture classique, des magmas placentaires mouvants ainsi que des corps faits de poches translucides mâtinées de couleurs tendres ou repoussantes : rose nacré, gris-bleu, rouge sang, glaire marronnasse, etc. Cette artiste obsessionnelle, fascinée par l'intérieur des êtres, précise : « On essaie toujours de faire un joli emballage de nous-mêmes, mais enlevez le papier cadeau et les couleurs deviennent autres. Et ça peut être très rude. Comme un chirurgien qui écarte délicatement la peau et sépare les chairs. Lorsque je peins, c'est comme si je pouvais toucher et ôter les entrailles des gens. Ce qui m'inspire c'est ce qui se cache derrière, dans les profondeurs. » — V. DE.